

Philippe Madec

# **Le Devenir Terre du Monde**

**Fragments sur l'indistinct**

1 — L'histoire nous convoque pour accepter ou refuser un héritage incertain ; nous pouvons, pour quelque temps encore, choisir de l'ignorer ou décider de l'assumer ; l'ignorer semble le plus aisé : il suffirait d'attendre et de se laisser vieillir, mais en réalité atteindre ce détachement demande d'avoir réussi à se désintéresser du sort de siens. Sa sommation, suite de la crise de l'environnement, nous place au cœur d'un événement majeur, au sens où nous sommes enjoins de revoir les modalités pourtant millénaires de notre relation à la nature, que les établissements humains sur terre expriment tout en puissance. Dans cette nouvelle donne, les activités de l'établissement humain sont singulièrement sollicitées. Comment répondre aux archaïsmes essentiels — le parachèvement de la nature humaine faible d'un « *principe d'insuffisance* » écrit Georges Bataille, « *d'incomplétude* » précise Maurice Blanchot<sup>1</sup>, le besoin d'abri et celui d'organisation sur terre d'une structure humaine signifiante — alors que nous sommes certains de n'être plus face mais pris dans la grande nature, de moins en moins conciliante, abîmée par les excès de nos pères ?

Nous ne trouvons que peu des moments de pensée — comme cette occasion — poétiques et serrés, où l'on peut chavirer, touchés par une totalité à peine admise, prenant le temps d'une attention qui réussirait à nous éloigner de l'envoûtement de l'action mais qui n'éviterait pas le projet, accepterait l'amenée de soi vers la responsabilité. Pourtant, si utiles que soient ces moments, ils ne suffisent plus. Cette fois, c'est submergé d'actions que nous apprenons les raisons et les conséquences de nos actes, inventant dans le travail de nouveaux savoirs, tant savoir-faire que savoir-être. Nous avançons en ouvrant dans un monde indistinct, flou, faible, et fragile, des espacements où vivre encore<sup>2</sup>. Dans l'épaisseur d'un monde malade, nous fonctionnons à tâtons, participant à la modification du champ des savoirs, aidant au changement d'enjeux, cherchant du sens, mettant à mal les anciens outils d'intervention dans et sur le monde. (Et voilà que le participe présent prend toute sa valeur.)

La difficulté de la situation actuelle des architectes urbanistes découle de causes jointes, dont le retard des architectes vis-à-vis de la société. Une autre réside dans la perte de la figure tutélaire, c'est-à-dire la disparition du projet politique. Nous sommes des orphelins du politique. La politique est passée de la vision à la gestion ; l'homme politique a troqué l'appartenance à une valeur historique contre le pragmatisme, et le philosophe politique a quitté la pensée qui donne à saisir pour le journalisme qui ne donne qu'à apercevoir. Cette perte, manifeste aux dernières élections présidentielles, pose un problème éthique au concepteur de l'établissement humain, à

---

1 - Georges BATAILLE cité par Maurice BLANCHOT dans *La Communauté inavouable*, les éditions de Minuit, Paris, 1983, pages 15 & seq.

qui il est demandé de concevoir des lieux à vivre ensemble, de produire donc de l'espace politique. Au nom de l'architecture et de l'humain, l'architecte urbaniste a toujours su ce qui organise les matières, les usages, les savoirs, les techniques et l'argent. Maintenant, au même titre que ses concitoyens, il ne le sait pas. On ne lui demande plus de garantir les conditions de la citoyenneté tant cette valeur semble quasi sidérante. On ne lui demande même plus de garantir les conditions du bien-être, du bonheur donc, tant le recours à la notion d'idéal est devenu suspect. On lui demande d'œuvrer à un mieux-être, réduit au confort, d'améliorer les conditions du vivre-ensemble, ou du vivre-seul. Orphelin du politique comment fait-il ? Comment construit-il l'accord vraisemblable, nécessité préalable à tout projet urbain ? Tout d'abord, il travaille *dans le lieu*, échelle devenue quasi unique, dans cette dimension de proximité, de vie locale où un sens reste compréhensible et où l'homme politique incarne encore, même fragilement, quelque chose. Une fois reconnu le lieu, il cherche dans la société qui s'y déploie, à retenir des valeurs communes, à trouver les conditions du partage. Ces valeurs communes sont aujourd'hui, quels que soient le lieu et la couleur politique démocratique qui y est représentée : le quotidien et l'environnement, plus précisément : la gestion du quotidien et la prise en compte de l'environnement. Sans grand projet, l'homme politique demande à l'architecte urbaniste de concevoir au nom du politique, de trouver ce que ce nom recouvre localement. En vérité, il ne s'agit pas de faire en son nom mais bien à sa place. Cet emploi s'avère en ce qui concerne le projet de l'espace politique, mais pas l'image, car l'image est, avec la gestion, l'autre domaine réservé du politique (d'ailleurs pour nourrir ce besoin d'image, le politique ne demande-t-il pas une œuvre plutôt qu'une conception ?). Toute la responsabilité du professionnel est impliquée là, d'autant plus que le politique, qui se pardonne beaucoup, n'excuse rien en l'occurrence, comme s'il ne savait plus reconnaître l'humanité dans l'homme, déstabilisé sans doute que l'homme de métier en qui il avait mis toute sa confiance pour résoudre un problème qu'il ne savait pas nommer, puisse échouer à le résoudre. Situation qu'aggrave la multiplication des systèmes de protection... Ainsi l'architecte urbaniste, qui œuvre derrière le paravent, ne passe au premier plan que dans les circonstances délicates, où il devient nécessaire de trouver un fusible. Et c'est alors qu'il sait en vérité que le projet était de sa seule responsabilité.

La difficulté de cet emploi est accrue par l'actuelle obligation de redéfinir les domaines et les activités de l'établissement humain. Cherchant à saisir les contours des métiers qu'elles défendent, surtout représentent, et non pas à se nourrir de l'air du temps, les organisations professionnelles de la fabrique de la ville s'attachent à fortifier leurs territoires. Alors que le

---

2 - *Nature et Démocratie, L'a-ménagement du monde*, Philippe MADEC, in *Poïesis*, n°14, mai 2002.

monde contemporain requiert l'ouverture, la culture trop coutumière des professions ne parvient pas à échapper à l'habitude de circonscrire les domaines. Cramponnées aux manières des corporations, dépendant de leurs outils, elles opèrent une réduction de la situation présente pour la saisir, tout en cherchant, en plein paradoxe, à accroître leurs marges de manœuvres. Et cela au moment même où ceux qui sont engagés dans la fabrique de la ville savent que l'épaisseur saturée et multiple de la ville est l'œuvre collective par essence, qu'elle ne se donne ni à représenter ni à vivre en son entier, insaisissable à une seule approche. Nous ressentons la nécessité d'être à la fois architecte urbaniste paysagiste professeur écrivain et stylicien, v.r.p. de la ville et de la culture urbaine et contemporaine. Malgré cet effort, nous n'avons de cesse que de rechercher la complicité fertile d'autres renforts : ingénieur, juriste, éclairagiste, sociologue, économiste, ergonomes, etc. Et aussi d'artistes... Dans cette période où tout se rejoue, la démarche de François Barré, Georges Verney-Carron et Bruno Macé est légitime : *« Ne plus savoir créer un espace de partage, ne plus comprendre que le vide des espaces publics tient et fait la ville et son urbanité autant que le plein de ses bâtiments, c'est oublier que le cœur et le sens de la cité, son identité et son hospitalité naissent et vivent là, dans ce qui appartient à tous. Résultat improbable d'une rencontre hasardeuse de l'économie, de la technologie, de la technocratie et de la politique, le destin de la ville n'est plus le récit d'un vouloir vivre ensemble. [...] Aucun talent, aucune compétence ne peuvent être répudiés pour relever ce défi. Pour retrouver dans nos villes un sens et des espaces où nous rencontrer, il faut que les artistes y aient droit de Cité. Redonnons une place aux artistes »*<sup>3</sup>. Pour qu'une architecture ou une ville invitent l'art, non pas comme un embellissement des immeubles, des rues et des places, mais comme une possibilité de déploiement véritable, il est nécessaire que l'architecte urbaniste ne pense pas son projet comme œuvre, ce qui dès lors le mettrait en concurrence avec les œuvres d'art. J'ai rendu publiques les raisons qui mènent à penser que la pratique artistique de l'architecture est devenu un non-sens, une confusion des genres bien pratique pour les architectes et aussi un manque de culture de leur part. Si l'architecture fut un art, elle ne l'est plus depuis que les enjeux de l'art ont évolué jusqu'à devenir incompatibles avec l'objet même de l'architecture. Si l'architecture est art, elle n'est que l'art de l'architecte, son savoir-faire. En outre la dimension esthétique n'est pas supérieure (ou qu'on nous dise selon quelle échelle de valeurs !) à celles technique, usuelle ou réglementaire requises pour les bâtiments architecturés. Pourquoi l'architecte revendique-t-il, en plus de son titre, la qualité d'artiste plutôt que celle d'ingénieur ou d'ergonomes ou de juriste, alors que l'architecture est architecture<sup>4</sup>, et que c'est bien assez difficile ainsi ?

---

3 - [www.art-entreprise.com/html/manifeste.htm](http://www.art-entreprise.com/html/manifeste.htm)

4 - Tautologie récurrente qu'il faudra bien un jour éclaircir en nous interrogeant sur l'indéfinition de l'architecture.

2 — J'ai défendu — depuis qu'il m'est donné de le faire — la parole citoyenne, l'ascendant du lieu, la force de l'éthique et la valeur de l'amour dans le projet architectural et urbain. Aujourd'hui, ces valeurs indispensables paraissent insuffisantes et leurs mises en œuvre sujettes à caution. Prenons la parole citoyenne. Réinvestir la dimension collective du projet architectural et urbain devient une ambition commune, concrétisée de maintes manières. La Loi S.R.U. soutient la mise en place de « conseil de quartier » ; la participation, désavouée après les expériences négatives des années 60/70, est revalorisée ; le « Prix du Projet Citoyen »<sup>5</sup> est créé ; le gouvernement s'interroge sur le statut de médiateurs urbains<sup>6</sup> ; etc. La coïncidence du recours à la parole citoyenne et de l'absence de projet politique n'est pas sans raison ni sens. Peut-on réussir à combler, par la somme des paroles de chacun, le vide produit par l'absence d'une parole politique, fondatrice et partagée ? Peut-on remplacer même partiellement la démocratie électorale par une démocratie participative sans projet, juste pour gérer un quotidien fait de gênes de voisinage, d'enlèvement de crottes de chien, et de demandes contradictoires d'accroissement de la part végétale dans la ville et de suppression d'arbres à cause de l'ombre et des feuilles qu'ils produisent ? Certainement pas. L'actuelle mise en mouvement de la parole citoyenne ne suffit pas. De même que les rôles attribués au lieu.

Le passage au lieu a été un fait majeur. La fin des « utopies modernes » a opéré le retour au monde et, en son centre, au lieu. Le lieu devient l'endroit de toutes les pertinences et issues : terrain de l'ek-stase pour les philosophes, place de la matérialité pour les architectes, occasion de tous les présents dit l'idéologie postmoderne. C'est à l'époque, sans opposition entre global et local et en réaction à l'espace homogène des modernistes, que la production architecturale et urbaine de la seconde moitié du XXe siècle s'est enrichie de l'approche sensible et du lieu, nourrie de la phénoménologie, des travaux d'Edmund Husserl et de Martin Heidegger, relayée par des auteurs du monde de l'architecture, surtout Christian Norbert-Schulz<sup>7</sup>. Parallèlement, c'est en contre-révolution à la création de l'Europe que les régions ont réinventé les valeurs locales, ainsi que Paul Ricœur l'avait annoncé dès les années 50<sup>8</sup> et Kenneth Frampton le théorisa dans le concept de « régionalisme critique » appliqué à l'architecture<sup>9</sup>.

Le passage de la poésie surréaliste des Tristan Tzara, André Breton et autre Benjamin Péret à la poésie contemporaine d'Yves Bonnefoy, Philippe Jaccottet ou Jacques Dupin éclaire un aspect de notre situation. Chez les contemporains, la venue au lieu fut un contrecoup au trop d'image

---

5 - Créé par l'UNSA Union nationale des syndicats français d'architectes, remis en première session en 2001.

6 - Rapport commandité par François Barré alors directeur de l'architecture, à Claude Guislain, remis en 2002.

7 - Cf. ouvrages de Christian NORBERG-SCHULZ : *Genius loci* 1981, *Habiter, vers une architecture figurative* 1985, *L'Art du lieu* 1996.

8 - *Histoire et Vérité*, Paul RICŒUR, Les éditions du Seuil, Paris, 1955.

du surréalisme : monde-image, objet-image, femme-image, etc. S'opposant aussi au libre cours laissé à l'inconscient et à la part première donnée à l'imaginaire et au symbolique dans l'écriture, la peinture, la photographie automatiques et tout autre cadavre exquis, les poètes modernes s'attachent à « *constater l'univers* »<sup>10</sup>. Leur engagement se nourrit « *du lieu et de la présence, ainsi que d'un rapport insistant à l'élémentaire* »<sup>11</sup>. « *La vérité de parole, je l'ai dite sans hésiter la guerre contre l'image — le monde-image —, pour la présence* » dit Yves Bonnefoy<sup>12</sup>. Si le rapport insistant à l'élémentaire renvoie à une certaine nostalgie et si son rapport à la métropole peut sembler aujourd'hui obsolète, il n'en reste pas moins que les enjeux de la présence durent ; ils ont encore à faire leurs preuves. Le ravissement procuré par le recours au lieu, l'enthousiasme et les solutions qu'il apporte, y compris dans le projet et l'enseignement du projet architectural et urbain, ont mené à une sorte de dictature du lieu, dont on perçoit les conséquences à tous niveaux. Le développement serait local ; l'homme politique local serait plus intègre que celui national ; le lieu serait le retrait ultime contre la mondialisation ; le POS Plan d'Occupation des Sols s'appelle maintenant le PLU Plan Local d'Urbanisme ; le bâtiment doit s'inscrire en harmonie avec son environnement immédiat (préconise la première cible de la Haute Qualité Environnementale) et non pas avec la culture régionale ou temporelle, etc. Le lieu est devenu objet de gloire et de miracle, et c'est ainsi qu'il s'est fait objet à part entière. Ce n'est plus un support, c'est un souci et une solution. C'est peu dire : l'hégémonie du local est telle qu'elle a pu rendre légitime — non pas sur le fond, mais en tant que résistance à cette situation — le slogan contraire « *Fuck the context* » de Rem Koolhaas. Avec le lieu devenu objet, le présent s'est fait instant. N'est-il pas étrange que l'insertion soit envisagée seulement du point de vue de la capacité de l'objet à intégrer le contexte, et non pas du contexte à intégrer l'objet. Il n'y a pas de réciprocité dans les échanges. Le monde déjà là semble solidifié, endurci, fermé.

Pour comprendre ce qui a été perdu ou n'a pas été atteint, reprenons le passage de la poésie surréaliste à celle contemporaine. Ce ne sont pas tant les oppositions qui aident ici, entre lieu et rejet du contexte, image contre présence (puisque la poésie a besoin de l'image comme l'architecture a besoin de la forme). C'est surtout que les poètes contemporains qui disent, avec Francis Ponge, la pierre, l'arbre et l'herbe, se sont d'abord intéressés aux peintres Tal Coat ou Tapiès, représentants de l'abstraction lyrique. Pour éclairer ce mouvement, Olivier Debré développe que « *l'espace cubiste (et l'expressionnisme cubiste de Picasso) est la juxtaposition des instants alors que l'espace expressionniste (et celui de l'abstraction lyrique) est la déformation du passage des instants. Plus on semble atteindre les confins de l'espace réel, plus*

---

9 - *L'architecture moderne. Une histoire critique*, Kenneth FRAMPTON, Philippe Sers éditeur, Paris, 1985.

10 - Jean TORTEL in les « *Cahiers du Sud* » numéro 283,

11 - cité par Jean-Michel MAULPOIX, in « *La poésie française depuis 1950 : les tendances* », site cité plus haut.

*on éprouve le besoin d'imprégner sa marque dans l'espace imaginaire* »<sup>13</sup>. L'artiste de l'abstraction lyrique rend visible le mouvement dans sa toile que le poète a su voir dans le lieu.

Un autre artiste nous aide : Jannis Kounellis, une des figures du mouvement italien « *Arte Povera* » avec Michelangelo Pistoletto ou Mario Merz. Au début de sa carrière, il produit des œuvres usant de matériaux vivants, tel un haras. Maintenant, il construit des coins et les remplit de tas de charbon, il envahit des pièces de charbon benné par des fenêtres dégueulant de minerai. Ce déversement — qui n'est pas sans évoquer celui de l'humanité — s'est cristallisé dans le lieu formant coin : ce n'est pas un cristal mais du charbon, plus la matière vivante des débuts mais une matière inerte. Ses œuvres nous mettent face à la fossilisation... comme s'il n'y avait plus de mouvement, comme si le présent avait perdu toute vie. La relation, le lieu, l'ouverture et le présent sont devenus des états ; la phénoménologie du « coin » présente chez Heidegger, reprise chez Gaston Bachelard et Emmanuel Levinas, puis chez Michel Ragon et Christian Norberg-Schulz, dite et redite par les poètes, présente dans le « Poème à l'Angle Droit » de Le Corbusier, a envahi le lieu. La retraite dans le lieu n'est plus le repli ontologique, ce recueillement du soi qui permet de se projeter dans le monde, parce que le mouvement de projection dans le monde bute sur un monde inerte. Le lieu est réduit à la chose qui l'occupe : soi si l'on s'en tient à l'approche sensible, le bâtiment du point de vue de l'approche environnementale, l'œuvre dans la démarche artistique, etc. Cette tendance à ramener le phénomène à une chose, à un état, à un objet de discours et d'étude est vieille comme la science moderne, comme l'apparition du détail dans l'optique du microscope et du télescope, comme le goût des catégories et des classements. Si cette méthode fut utile pour dégager le savoir du magma classique, elle a montré son impuissance à intégrer des valeurs propres au monde contemporain : le temps, le complexe, le flou, le faible, le fragile...

De nos jours, l'importance croissante des données et des enjeux nécessaires à prendre en compte pour intervenir dans et sur la métropole est telle que, malgré toutes les études préalables menées en phases pré-opérationnelles des études d'urbanisme par des équipes pluridisciplinaires, en vue de « représenter » une ville et sa société, la tâche est suspecte. À chaque fois, ces études mènent, peu ou prou, à la création d'une ville chimérique, une illusion comme la décrit Clément Rosset dans son essai « Le réel et son double » : « *Le réel n'est admis que sous certaines conditions et seulement jusqu'à un certain point : s'il abuse et se montre déplaisant, la tolérance est suspendue. Un arrêt de la perception met alors la conscience à l'abri du spectacle indésirable.*

---

12 - Ibid.

13 - *L'espace et le comportement*, Olivier DEBRE, éditions de l'Echoppe, Caen, 1987, pas de pagination, ou « L'espace et le comportement » in *Olivier Debré*, catalogue des expositions à la Maison de la Culture et des Loisirs et au Musée d'Art et d'Industrie de Saint-Etienne, 1975, pas de pagination.

*Quant au réel, s'il insiste et tient absolument à être perçu, il pourra toujours aller se faire voir ailleurs. Car dans l'illusion, c'est-à-dire la forme la plus courante de mise à l'écart du réel, il n'y a pas à signaler de refus de perception à proprement parler. La chose n'y est pas niée : seulement déplacée, mise ailleurs »*<sup>14</sup>. Et Rosset rappelant que « *le réel a toujours raison* » éclaire l'échec de l'illusion : « *Les différents aspects de l'illusion [...] renvoient à une même fonction, à une même structure, à un même échec. La fonction : se protéger du réel. La structure : non pas refuser de percevoir le réel, mais le dédoubler. L'échec : reconnaître trop tard dans le double protecteur le réel dont on croyait s'être gardé. Telle est la malédiction de l'esquive, de renvoyer, par le détour d'une duplication fantasmatique, à l'indésirable point de départ, le réel* »<sup>15</sup>. Combien de « beaux » projets n'ont pas pu passer l'épreuve du réel et ont été détruits par les contrecoups de la violence créée par leur propre installation truquée ?

Nous sommes confrontés à l'impossibilité de dénicher dans le réel toute la réalité, alors qu'il nous faut réaliser. Face à cet échec de la connaissance, quelle attitude prendre pour agir ? Les notions, valeurs et situations abordées ci-dessus : considération du quotidien, valorisation de l'usage, inscription dans le lieu, etc, participent à un retour de l'éthique dans le projet architectural et urbain. Au nom de la présence de l'architecte urbaniste au service du citoyen, face à cette réalité qui file comme le sable, il faut nous situer, trouver une tenue qui organise les choix. Puis il convient de rendre public cette résolution, en vue du partage. Trouver ainsi le point de vue, l'axe, le repère à partir duquel dire « oui » ou « non » en fonction du projet à faire en un lieu. Ainsi savoir-être architecte urbaniste.

Emmanuel Levinas offre, me semble-t-il, une proposition qui va de soi et qui, pourtant, paraît contraire au sens commun, tant sa connotation lui nuit ; pourtant Toni Negri, dont on sait qu'il ne fut pas une grenouille de bénitier, le dit aussi. Je veux parler de l'amour. Non pas de l'amour romantique liant des êtres, mais de l'amour comme possibilité d'être au monde. J'aurai pu en contrepoint parler du cynisme, si répandu à ce jour, cynisme qui n'est plus la haute posture des philosophes grecs, plutôt un désamour, autiste indifférence, dédain du monde, un conformisme. Il aurait été difficile d'échapper à la confusion : pratique artistique de l'architecture = cynisme, tant les deux avoisinent. Levinas explique que « *le fait d'aimer son prochain est une modalité de vie sensée... ou de pensée, plus fondamentale que la connaissance de l'objet, et que la vérité en tant que connaissance d'objet* »<sup>16</sup>. Cette proposition rend compte d'une expérience quotidienne : l'architecte urbaniste ne sait pas s'engager pour un individu ou une communauté qu'il n'aime

---

14 - *Le réel et son double, essai sur l'illusion*. Clément ROSSET, éditions Gallimard, Paris, 1976, pages 8 et 4ème de couverture.

15 - Ibid. page 125.

16 - *Entretien avec le philosophe : Emmanuel LEVINAS*, France 3, Sodaperga.



pas, et ce d'autant plus qu'il ne saura jamais qui ils sont. L'ouverture et le don de soi, la générosité que nous ont appris les modernes, nécessaires à tout projet citoyen, conditionnent la relation à l'autre du projet. Là encore, si aimer est indispensable, cela ne saurait pas suffire, tout comme l'approche sensible du lieu ne permet pas d'accéder à la conception d'un projet urbain donc politique.

Que faire ? Comment agir pour ne pas mourir ? Quatre possibilités s'offrent. D'abord, le maintien de notre investissement généreux dans le quotidien au cœur d'une communauté située, c'est-à-dire ne rien changer, poursuivre une bonne gestion du projet, de type professionnel compétent et attentif. Ensuite, le retrait taoïste face à ce monde qui dérape, ce que Yves Michaud appelle « *la démobilisation sereine* »<sup>17</sup> à l'appui des thèses de Peter Sloterdijk dans *Eurotaoïsme* : par le retrait d'un non agir faire peu, mais sublime. Ou encore, l'agitation fébrile selon ces aspects tant célébrés des post-modernes, l'image et la superficialité : produire jusqu'à l'écœurement. Enfin, l'engagement infini. Si dans la vie professionnelle l'architecte urbaniste a choisi d'échafauder sa position du point de vue de l'éthique, alors il n'y a d'autre choix que l'engagement infini, la nécessité d' « *exister comme puissance* » écrit Giorgio Agamben<sup>18</sup>. L'éthique, c'est-à-dire le positionnement de soi dans l'action, commence par savoir dire « oui » ou « non ». Seulement ces nécessaires acceptations ou rejets ne forment qu'une position et en ce sens renvoient au caractère statique de notre temps. Accepter ou rejeter ne suffit plus. Il faut l'engagement. S'engager. Là aussi, même si l'engagement est réel, quel avenir commun pour ces investissements individuels, pour ces indispensables enrôlements du fond de soi, qui répondent d'une émergence de la singularité quelconque ? Voilà que le mot « avenir » revient.

**3** - S'engager pour un architecte urbaniste consiste à passer à la proposition, ce qui n'a pas été fait depuis longtemps. Remplir son devoir de conseil vis-à-vis de la société. Pour arriver à la proposition, sans doute est-il favorable de commencer par reconnaître qu'il ne peut y avoir lieu « *sans ouverture au lointain* » comme le dit Henry Maldiney<sup>19</sup>, sans mouvement, comme les artistes et les poètes le savent ; que l'horizon n'est plus celui qu'Emmanuel Kant avait construit : un contour qui permet de saisir des objets en avant ; que l'horizon pensé par Heidegger comme ouverture sur une contrée qui se donne comme étendue a du sens ; que l'horizon comme espace-temps du déversement, du passage et du mouvement d'un lieu à un autre est porté par le

---

17 - *Humain, Inhumain, Trop Humain, Réflexions philosophiques sur les biotechnologies, la vie et la conservation de soi à partir de l'œuvre de Peter Sloterdijk*, Yves MICHAUD, éditions Climats, Paris, 2002, pages 84 et seq.

18 - *La communauté qui vient, théorie de la singularité quelconque*, Giorgio AGAMBEN, éditions du Seuil, Paris, 1990, page 47.

19 - Henry MALDINEY, in *Ville contre-nature*, sous la direction de Chris YOUNES, éditions de La Découverte, Paris, 1999.

paysage<sup>20</sup>, etc. Pour agir à présent il convient de s'ouvrir au mouvement en cours et choisir — non pas un projet : on connaît trop la dérive du projet vers l'utopique — mais une tenue, une manière d'être que l'on peut envisager comme une présence fluide, une aptitude à être l'eau dans l'eau, pierre liquide et parfois solide, rocher de résistance qui fait bouillonner, émulsionner, rebondir.

Au moment de proposer, un manque se fait sentir. Il n'y a pas de liant à tout cela : la prise en compte du quotidien dans sa densité historique, la conception de l'environnement du point de vue de l'étant, la mise en œuvre de la parole citoyenne, l'ouverture du lieu au mouvement du monde, la tenue amoureuse, l'ambition éthique... L'absence de ce liant explique le maintien du le politique dans la gestion, le repli de la société et l'emploi de l'architecte urbaniste au ras des pâquerettes d'un quotidien et d'un usage, disqualifié historiquement. Ce possible liant est une pensée de l'avenir. Comme le progrès est disqualifié l'avenir n'est plus dit,. Il est temps que les intellectuels et, avec eux, les architectes urbanistes réinvestissent ces valeurs d'humanité qui sont à sauver de la malédiction moderniste qui les a disqualifiées. S'ils refusent ou tardent de le faire, leur décalage par rapport à la société ne fera que croître, car la société, elle, s'est déjà retournée vers l'avenir et le progrès.

Le développement durable au cœur des préoccupations de la société porte en lui les idées de lendemain, d'héritage, d'avenir, d'un continuum historique en quête d'un progrès en qualité et en importance. Cet objectif occupe le cœur des discussions sur les projets urbains ; les élus sont confrontés à l'obligation de s'extraire de la simple gestion à court terme pour penser le long terme dès lors qu'admettant le bien-fondé du développement durable, qu'ils appliquent la Loi S.R.U. Cette loi nouvelle demande avant toute mise en œuvre d'un Plan Local d'Urbanisme, la définition d'un Plan d'Aménagement et de Développement Durable. S'ouvrir à l'avenir n'est pas le fruit d'une prédiction , il procède de l'effort de voir dans le présent ce qui est en train d'advenir, de la capacité à se nourrir du mouvement. Le progrès moderniste, rationaliste, industriel, idéaliste n'est plus. Le progrès lui-même a progressé. Pourquoi ne pas admettre les progrès du progrès, que de nouveaux qualificatifs peuvent s'appliquer à lui : durable, équitable, écologique ? Il nous faut voir ce qu'il ouvre, ce qui pourrait donner sens et donc entraîner dans le mouvement tout ce dont nous avons parlé. La mise en mouvement fait sens. Qu'est-il en train d'advenir ? S'agit-il de passer de l'économie et du rationnel à l'écologie et au naturel ? Ce n'est pas si simple. Et si ce n'était que cela, rien ne changerait, nous serions encore dans les oppositions anciennes dont celle entre nature et culture.

---

20 - « Le temps vu de l'horizon », Michel CORAJOU et Philippe MADEC, in *Concevoir Inventer Créer* sous la direction de Robert PROST, éditions de l'Harmattan, Paris, 1994.

Revenons au passage au lieu. Il aurait dû mener au monde, tel était le sens de la guerre aux images menée par les poètes contemporains. Mais de l'autre côté du lieu, il n'y a encore beaucoup de rêves, d'images, de peurs et des commerces de phantasmes au premier clic, des échappatoires du réel, des refus du monde, des enfermements, une mondialisation qui n'est pas le monde mais sa réduction au marché, etc. Aussi la dictature du lieu n'est pas la conséquence directe du passage au lieu ; elle découle davantage de la faiblesse de monde ou de notre difficulté à entendre le monde en cours, ou de notre incapacité à le voir dans le surplus des feux d'artifices d'un monde finissant.

Comment faire sens en mettant ensemble les valeurs dont j'ai parlé et d'autres tout aussi importantes : l'altérité, la pluralité, la modestie, le souci, la responsabilité, l'ouverture, la pluridisciplinarité, le retrait de l'œuvre, etc. ? Dans les mots, les pistes sont ouvertes, chez les poètes plus haut évoqués, chez les philosophes, qu'ils soient italiens : Giorgio Agamben ou Vattimo et Rovatti, ou allemand : Peter Sloterdijk. Et aussi dans notre travail, fait à l'aveugle, dans l'urgence quand nous prenons la terre pour faire le monde, car la terre rappelle sans cesse à l'ordre des choses ; elle est la réalité, matière dont nous sommes et dont nous avons besoin.

Cette situation de l'homme pris entre la terre et le monde n'est pas neuve. C'est la place même de l'humanité à l'œuvre. Nous serions au cœur du « *désaccord (Streit) intime qui est en jeu, selon Heidegger, dans l'œuvre d'art* »<sup>21</sup>. Pour Heidegger, la terre nomme « *ce qui par essence se referme en soi-même [...] la terre n'apparaît que là où elle est gardée et sauvegardée comme l'Indécelable par essence, qui se retire devant toute ouverture et se maintient constamment fermée [...] Et le rôle de l'œuvre d'art consiste à porter et à maintenir « la terre dans l'ouvert d'un monde [...] Pro-duire la terre signifie : la porter dans l'ouvert en tant que ce qui se referme en soi-même* ». Agamben note à propos de ce texte : « *que dans la dialectique entre latence et illatence qui définit la vérité soit en jeu pour Heidegger un paradigme politique (ou plutôt le paradigme politique par excellence), voilà qui ne fait pas question* »<sup>22</sup>. Il ajoute : « *C'est parce que l'homme advient essentiellement dans l'ouverture à une fermeture que quelque chose comme une polis et une politique est possible* »<sup>23</sup>. Il a quelque temps, j'aurais accepté cette proposition pour vérité. Maintenant, j'en doute. Nous avons quitté ces oppositions entre ouvert/fermé, latence/illatence. Nul doute que nous voilà bien à l'œuvre, mais sommes-nous encore pris entre terre et monde ? Avons-nous à reconstruire un monde ? Ou davantage à voir qu'il devient terre ? Position alors délicate car, à ce jour, nous sommes impuissants à penser

---

21 - *L'ouvert, de l'homme et de l'animal*, Giorgio AGAMBEN, éditions Payot et Rivages, Paris, 2002, page 109.

22 - *ibid.*, page 111.

23 - *ibid.*, page 112.

les artefacts qui mélangent nature et culture, trop habitués à leur opposition comme à celle du sujet et de l'objet. Il nous faut sortir de ces relations seulement comprises comme une domination de l'un par rapport à l'autre. Nous voilà sommés de comprendre et d'agir en fonction de la consubstantialité de la terre et du monde, de leur coexistence inséparable. Nous devons nous ouvrir à l'hybride, au mêlé... Face à et dans une tâche authentique : le devenir terre du monde.